

WOMEN ARE HEROES

Un documentaire de JR - 2011 - 1h25 - France

Fiche pédagogique réalisée dans le cadre du projet
Collèges, citoyenneté et cinéma documentaire porté par le BiblioPôle

AVANT LA PROJECTION

Il est important de préparer les élèves à la projection et nécessaire de les prévenir que le film est un documentaire, voire de les sensibiliser à ce genre du cinéma qui ne leur est peut-être pas familier.

Sans dévoiler le film, un travail d'analyse du titre et de l'affiche peut leur être proposé avant la projection afin de les sensibiliser au sujet, tout en respectant la surprise de la première rencontre avec l'œuvre.

QUELLES ATTENTES ?

Émettre des hypothèses sur le sujet et les enjeux du film

À partir du titre, les élèves, accompagnés de leurs professeurs, émettent des suppositions. Ils peuvent s'aider de l'affiche pour imaginer quels seront le genre, les personnages et le sujet du film.

Des questions peuvent leur être posées : Qu'est-ce que ce titre et cette affiche évoquent pour vous ? À quoi cela vous fait-il penser ? À votre avis de quoi va traiter le film ? Pouvez-vous analyser le titre et l'affiche ? Comment sont-ils construits ? Que signifient-ils à votre avis ?

LE TITRE...

Un film français mais un titre anglais → une dimension internationale : une ambition internationale pour la diffusion du film ? Un titre qui se veut universel ? Un film tourné dans un pays anglophone ou dans plusieurs pays ?

Women : un pluriel, plusieurs femmes, les femmes en général

Are : un état, une affirmation

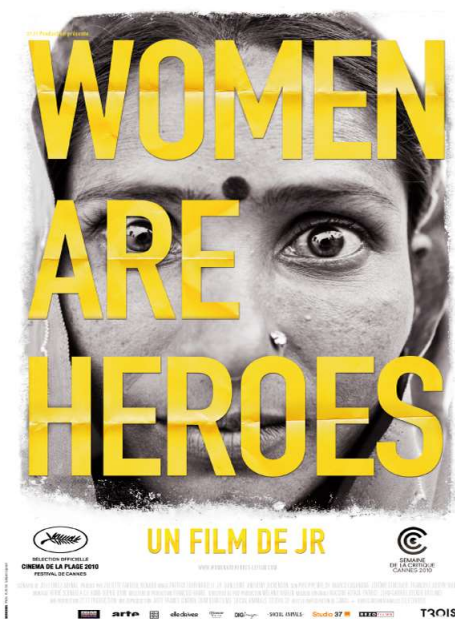
Heroes :

- *Heroes* et non *heroines* : le masculin est conservé dans le titre, mettant les femmes à égalité des hommes ;
- Signification *héros* :
 - vient du latin *heros* « demi-dieu » et « homme de grande valeur », du grecque « demi-dieu », « tout homme élevé au rang de demi-dieu »
 - Définition 1 : personne se distinguant par sa bravoure, ses mérites exceptionnels
 - Définition 2 : personnage principal d'une œuvre

À partir du titre, on peut supposer que les femmes sont les personnages principaux d'un film à dimension internationale, et qu'en posant cette affirmation « Women are heroes », le réalisateur nous amène à constater leur courage, leur combativité, leur valeur.

... ET L'AFFICHE

L'affiche est construite à partir d'un portrait photo noir et blanc en gros plan d'une femme. Son regard, dirigé vers l'objectif, est soutenu. Cette femme porte un *bindi* (rond rouge) qui suppose une origine indienne. Elle semble voilée. Les lettrages du titre, en jaune, occupent tout l'espace de l'affiche et viennent masquer en partie son visage. Par ailleurs les lettrages semblent avoir été pliés.



L'affiche montre **un portrait**. Le film serait-il le portrait d'une seule femme ou de plusieurs ? Le titre au pluriel et ses lettrages venus masquer le portrait unique, laissent à penser que le réalisateur aborde la question des femmes en général. La valeur du plan semble indiquer une certaine proximité avec elles.

La composition de l'affiche insiste sur **le regard** de cette femme (un œil dans le trou du R et l'autre entièrement dégagé). Elle fixe l'objectif d'un regard intense. Cette posture révèle une forme d'engagement de sa part (face à l'objectif tout au moins où elle semble assumer sa place). Elle nous observe, nous interpelle.

On peut supposer par ailleurs que ce film nous emmène ailleurs, voire à travers **le monde** ? : un titre en anglais quand le film est français, une femme qui semble indienne...

L'affiche a **une dimension plastique** : un portrait en gros plan, très expressif, en noir et blanc, d'une femme qui semble avoir pris la pose. Et des lettrages avec des effets de plis, comme s'ils avaient été collés sur le portrait, dans un jaune qui contraste avec le N&B de la photo. Une affiche qui souligne le souci de l'esthétisme mêlé à la **force d'un message** (regard soutenu, affirmation du titre qui ici prend toute la place dans une couleur vive).

UN FILM DE JR

Le nom du réalisateur prend une place importante dans l'affiche. Qui est-il ? Est-il connu ? Quelle sera sa place dans le film ?

Certains élèves le connaîtront peut-être déjà. Un temps d'échange entre élèves ou une recherche succincte pourront être effectués afin d'en savoir plus sur lui, sans pour autant dévoiler complètement son travail. Ils pourront constater qu'un de ces projets s'intitule lui-même « Women are heroes » et supposer ainsi que le film en traite, sans aller plus loin dans la découverte du projet.

<https://www.jr-art.net/fr/about>

Un travail thématique pourra par ailleurs être mené en classe en amont de la projection, sur la question de l'égalité hommes-femmes, ou de l'habitat précaire par exemple, afin de sensibiliser les élèves.

PENDANT LA PROJECTION

Des repérages peuvent être confiés à des groupes d'élèves différents, pour être ensuite sujet à analyse ou débat en cours.

- Dans quels pays ou villes le film est-il tourné ? **Quels sont les différents lieux du film**, ou espaces filmés ? (rues, favela, bidonville, intérieurs de certaines femmes qui témoignent...)
- Quels types de **portraits** sont utilisés dans le film ? Classification de leur typologie... Quelle évolution de leurs occurrences dans le film ?
Portrait photo inséré au montage ou collages des portraits présents dans l'espace filmé (apparus en arrière plan ou au premier plan), différentes valeurs de plans, portraits vidéo (entretiens filmés, images des femmes dans l'espace public, ou dans l'espace privé...)
- Quels sont les différents types d'images utilisées : photos, vidéos, time lapse, entretiens, images d'archives...
- Quelles sont les occurrences où apparaissent **les hommes** ? Comment sont-ils représentés ? Quels rôles jouent-ils dans l'histoire qui nous est racontée ?
Des hommes qui questionnent JR sur le projet, qui doivent donner leur aval pour la poursuite du projet, qui occupent l'espace public, observent les collages, des hommes présents dans la parole des femmes (absents, morts, violents, en révolte...)
- Quels sont les **difficultés et différentes formes de pouvoirs** évoquées par les femmes ?

PLAN DU FILM

INTRODUCTION DU FILM

Une femme accouche : plans sur un visage de femme, ses mains, sa poitrine, ses hanches... gémissements
Titre : Women are heroes
Cris de bébé

BRÉSIL – LA FAVELA : LA VIOLENCE MAIS L'AMOUR DU LIEU

Musique brésilienne, images floues de plages. Image : déplacement en time lapse des plages vers le Christ rédempteur, symbole de Rio de Janeiro, puis vers les hauteurs. Plan fixe, arrivée de la nuit, traînées de lumières.

Plan fixe sur une femme. Nappe musicale. « Je m'appelle Rosiette Marinho. J'ai 45 ans. Je suis née et j'ai grandi dans la première favela de Rio de Janeiro (...) J'aime cet endroit. J'en suis amoureuse. [Timelapse en mouvement dans les rues étroites de la favela] On surnomme ma maison « la maison des veuves ». [Portrait en N&B de Mariette > sur son regard uniquement puis ouverture ensuite sur le visage complet] Parce que ma mère est veuve. Ma tante est veuve. Je suis veuve. Ma fille est veuve, à cause de la violence. (...) »

[Images de JT – violences de la favela] « C'est difficile pour une mère d'aller chercher à la décharge les corps de ces enfants » [plan sue une chaise vide – contraste de l'image : ombre et lumière].

Portrait photo de Maria Odontina puis plan fixe en entretien. « Quand l'armée était là, on était malheureux. Ils ne nous respectaient pas. La tragédie qui est arrivée à ces deux garçons m'a rendue très triste ». Time lapse : un liquide se répand sur une terrasse.

Portrait photo de Thaisa Martins Marinho puis plan fixe en entretien « Je les connaissais tous, mais Wellington était un garçon très joyeux. (...) » Pleurs Thaisa – Time lapse des rues. Portrait photo puis plan fixe de l'entretien – Lacia Cerqueira « Comment l'armée a pu faire une chose pareille. Livrer ces jeunes à une autre favela. (...) » Pleurs de Lacia

Time lapses en mouvement des rues : un liquide se répand sur le sol. Prise de hauteur. Terrasse : portraits des femmes collés sur les murs. Des enfants jouent. « (...) Jamais de ma vie je n'ai vu une favela entière pleurer sur la place publique. Pourquoi ils ont fait ça ? (...) » Ciel. Entretien Thaisa Martins Marinho « J'ai une chemise à lui. Je dors avec toutes les nuits. (...) » Sourire

Maria Odontina : « J'ai envie de partir d'ici quand il y a ces fusillades, mais je me dis : « partir d'ici et perdre la maison que j'ai achetée ? » (...) Le calme revient toujours. » Time lapse : entrée dans les intérieurs de maisons puis rues, entrecoupé de pauses en plans fixes sur les personnes croisées (enfants, femmes).

Rosiette Marinho : « J'adore cet endroit. Cet amour me pousse à faire des choses pour l'améliorer. (...) » Arrêt de la nappe musicale. Chant a capela de Rosietta Marinho face caméra. Une femme descend les rues. Coups de masses, elle sursaute. Destruction d'habitats – Changements de paysages : rues au Cambodge.

CAMBODGE – LA LUTTE POUR SON QUARTIER

Plans de rues au Cambodge. « Quand le Cambodge est sorti de la guerre, des gens sont morts du sida. Ils ont laissé des orphelins derrière eux. D'autres n'avaient pas les moyens de scolariser leurs enfants. (...) » – Portrait de Peng Phan (photo) et plan face caméra en entretien : « Mon mari et moi (...) avons décidé de créer une association pour accueillir ces enfants. » Plans des bâtiments vides, délabrés. « (...) Et on menace de nous expulser. (...) Le quartier doit être modernisé. » Plans des habitats vétustes.

Portrait photo puis plan fixe en entretien de Chantal Dul « (...) Les municipalités discutent entre elles, sans nous consulter. (...) » – Images d'archives : de manifestations, et de destructions de logements.

Portrait photo puis plan fixe en entretien de Nou Narin : « Je pense que j'ai bien fait de résister. S'ils veulent mon terrain, ils doivent payer. (...) » Plan d'habitat avec collage photo-portrait de femmes en façade.

Peng Phan : « Je suis pauvre. Je n'ai pas d'argent. Mais je suis déterminé. (...) »

Chantal Dul : « Nous avons décidé que ce seraient les femmes qui lutteraient pour défendre le quartier. Parce que les autorités, en cas de problème, seraient moins violentes qu'avec les hommes. » Toit encollé d'un portrait flottant sur l'eau.

Peng Phan : « Je ne me sens pas comme héroïque. » Time lapse et musique sur plans de bâtiments vétustes revêtus de collages-portraits de Chantal Dul et Nou Narin. Destructions et chutes des murs encollés de portraits de ces femmes. La musique s'arrête faisant place au fracas de la chute du mur.

INDE – PARCOURS DE SHANTI : DE LA CARRIÈRE À L'UNIVERSITÉ

Portrait photo puis plan fixe en entretien de Shanti Mehrar : « Je m'appelle Shanti. J'ai passé mon enfance à casser des pierres. (...) J'ai fait pareil à Delhi. L'université (...) j'ai aidé à bâtir ses fondations. Aujourd'hui j'interviens dans cette même

université sur la question du genre. (rires) » Plans de rues de Delhi « La lutte, je connais ça depuis ma naissance. (...) J'étais avec un homme d'une autre caste. (...) » Plans de briquettes encollées d'un œil de femme. « Les femmes sont plus fortes que les hommes (...). » Elle raconte sa lutte. « J'étais déchaînée comme la déesse Kâlî. » Chant à capella de Shanti. Elle danse au milieu de la rue. « Quand je pense à toutes mes luttes, je suis très fière. »

KENYA - KIBERA : LA PLACE DES FEMMES DANS LA RÉVOLTE, LEUR RAPPORT AUX HOMMES, LEUR IMAGE

Images d'archives. Plan d'une masse martelant un boulon de rail de train. Train arrêté. Révolte. Hommes chantant dans la rue. Militaires. Coups de fusils. Coups de bâtons. Habitants en fuite. Homme s'enfuyant, en sang, photographié par des journalistes. Habitats en feu. Tapis de cendre.

Portrait photo puis plan fixe en entretien de Jecinta Achieng : « J'ai quitté la campagne pour venir à Kibera, l'année dernière après la mort de mon mari. (...) Les gens de Nairobi te craignent et ont une mauvaise opinion de toi si tu leur dis que tu vis à Kibera. Ils te considèrent comme une bonne à rien. »

Portrait photo puis plan fixe en entretien de Catherine Mukulu : « un des gros problème ici, c'est que certains hommes fuient leurs responsabilités. Ils abandonnent femmes et enfants. Pendant les émeutes, ils s'enfuyaient et nous laissaient avec les enfants. La police rôdait autour des maisons. On s'enfermait chez nous. (...) Les hommes ne rentraient pas par peur de la police. (...) » Plans de train en extérieur. Plans d'hommes dans le train.

Portrait photo puis plan fixe en entretien de Judith Anyango : « Je suis femme d'affaires. J'achète des pommes de terre au marché. Je les épluche, je les coupe, je les fais frire. Quand elles sont prêtes, c'est ça qu'on appelle des frites. Je fais ça pour mon petit garçon. Voilà de quoi je vis. (...) Quand on travaille on se rend compte que la vie est vraiment simple, avec ou sans mari. »

Catherine Mukulu : « C'est difficile d'être une femme à Kibera. Parfois, on n'a pas les moyens de scolariser nos enfants. Ils faut qu'ils aillent à l'école, qu'ils s'instruisent, pour avoir un avenir meilleur. (...) J'ai un potentiel en tant que femme. (...) Je peux travailler dans un bureau si on m'embauche. (...) On nous voit comme des femmes de bidonvilles, incapables d'apporter leur contribution à la société. (...) Même les médias. (...) Ils débarquent pour de mauvaises raisons. » Images du train qui passe face au bidonville.

LE PROJET DE JR

L'intérêt du projet

Voix de JR qui interroge un groupe d'hommes au Kenya en hors champ : « Pourquoi les gens ont arraché les rails, pendant les élections ? » Rires. Un homme répond : « On a enlevé les rails quand on a appris que des militaires d'Ouganda allaient venir aider la police anti-émeutes ici, au Kenya. (...) Quand les habitants ont fait ça ils étaient très en colère. On ne décide pas comme ça d'arracher des rails. Les gens se sont sentis méprisés. (...) L'ancien président a dit qu'ici à Kibera ils n'y avaient pas d'habitants, qu'il n'y avait que des chevaux et des porcs. Du coup, votre projet va permettre à ceux qui ne vivent pas à Kibera de réaliser que des gens vivent ici. Des gens bien. (...) »

Échanges entre JR et les hommes sur le projet artistique : retombées auprès des habitants, changement d'image de Kibera, les yeux des femmes..

JR en hors champ : « On a découvert à travers nos précédents projets, que la condition des femmes illustre souvent bien celle d'un pays. » Échanges entre les hommes sur l'intérêt du projet pour les habitants. Un homme parle : « Ces yeux sont plein de sens. (...) ça veut dire qu'à Kibera il se passe quelque chose. Il n'y a pas qu'un seul œil à Kibera, il y a une multitude d'yeux. C'est ça que je vois là ».

- Vous reviendrez après ce projet ?

- Oui.

- Alors revenez avec un projet pour les hommes, pas pour les femmes. (Rires)

Les habitants installent les bâches-portraits sur les toits.

Catherine Mukulu : « Mon message à propos des femmes de Kibera, aux autres femmes du monde, c'est qu'il faut nous regarder. (...) C'est qu'elles doivent nous regarder de manière positive (...) qu'elles nous considèrent comme leur semblables, avec le même potentiel. »

Retour dans les rues étroites de la favela : des enfants jouent à se poursuivre avec de fausses armes, suivis de plans sur des portraits des enfants encollés sur les murs. Portrait et entretien avec Georgia Clara Marinho, 6 ans : son envie de vivre ici, les difficultés de vivre dans la favela, son père mort qui lui manque, son non désir d'enfant parce que « c'est trop de travail ».

Changer d'image

Entretien avec Rosiette Marinho : « (...) Plein d'histoires se sont déroulées ici. Pourquoi ne parler que de la violence ? (...) [Enfants avec appareils photos dans les rues de la favela] Le portrait qu'on dresse des favelas est souvent négatif. C'est pour ça qu'on a besoin d'aide. (...) On a soif de culture. »

Enfants avec appareils photos dans les rues de Rio près des plages, tentant de faire des portraits des passants et vacanciers.

Portrait photo et entretien – Aline Mendes : « C'est une manière formidable d'élargir notre horizon, (...) tant au niveau de l'éducation que dans l'accès à l'art. (...) Quand tu regardes la favela, tu contemples « le pouvoir du regard » (...) ». Plans sur des portraits encollés sur les façades.

Rosiette Marinho : « J'essaie de faire un travail social pour qu'on puisse agir. (...) Je suis fière de tout ce que j'ai fait (...) ». »

Inde - fête des couleurs : des hommes jettent des colorants, l'image d'un œil de femme se révèle sur le mur.

La condition des femmes - La lutte

Une femme pose assise sur une chaise, devant un tas de briques sur lequel est collé un portrait géant de son regard : Urmila Devi (portrait photo, entretien face caméra, puis voix en off sur son visage de nuit dans la rue). Elle raconte son histoire : mariée à 14 ans, répudiée pour ne pas avoir voulu coucher avec son beau-frère, passée à tabac, fuite et prostitution, « parler pour que ça n'arrive pas à d'autres femmes ».

Portrait photo et entretien - Shantosh Takur : mariée à 15 ans à un homme de 40, enfermée, séparée de sa famille... « Le problème de chaque femme est notre problème. On n'obtiendra pas nos droits en mendiant, mais en luttant. »

Portrait photo et entretien - Shaha Jaham : « J'ai beaucoup souffert.(...) Ma fille a été assassinée. Alors j'ai décidé de réagir et de sortir de mes quatre murs. (...) Les choses vont changer. » Portraits de femmes dans la rue.

Décharge – Cambodge : Portrait photo et entretien – Ratana Loeung : recherchait des objets à vendre dans les décharges pour financer ses études, volonté d'aider les enfants et les plus pauvres obligés de travailler dans les décharges : la photo est sa contribution pour les aider (portrait collée sur un camion poubelle).

La finalisation du projet : donner à voir, à entendre, redonner une fierté...

Musique : images des femmes se faisant photographiées, riant, grimaçant,etc. – images en time lapse de la pose des portraits dans les différents lieux du film : murs, toits, briquettes, camions, bus, piscines, marches, etc...

Regards de passants (qui ne sont pour la plupart que des hommes) interrogatifs face aux collages.

Exposition à Rio de Janeiro : « Ma plus grande émotion c'est quand je suis arrivée devant la porte. Je ne savais pas s'il fallait rire ou pleurer. (...) Jamais je n'aurais imaginé voir ma photo collée sur la façade de la Casa França-Brasil. Je suis passée de simple habitante de la Favela à superstar. (...) Montrer que nous sommes des femmes comme les autres. (...) » Images des femmes de la favela à l'exposition, en interviews, signant des autographes...

Kenya – une femme témoigne face caméra : « Les photos ne peuvent pas changer notre condition, elles ne peuvent pas. Mais tu sais, si les gens me voient là, ils me demanderont qui je suis, d'où je viens, et je serai fière. »

Musique – Images des portraits à travers le monde (yeux sur un train kenyan, devanture d'immeuble, des portraits Cambodgien détruits se relèvent par un retour arrière, toits, véhicules, train, fête des couleurs, arcades, marches...) – Images des différentes femmes du film les yeux fermés > plan serré sur leurs regards > yeux ouverts, défilement de regards, larmes d'une femme, images des portraits vus du ciel. La musique s'arrête. Des collages de regards de femmes sur un train qui passe s'alignent à des collages de bas de visages posés au sol : cris et applaudissements. Plan sur Catherine Mukulu regardant la scène à la porte de chez elle.

Générique : plans de portraits des femmes sur les murs de Paris. Dernière image : portrait décollé au Karcher.

Fin générique : gros plan sur un œil ouvert.

Une progression narrative

Une sorte d'histoire nous est racontée, celle d'une lutte (et d'un projet).

Ce film a une dimension particulière puisqu'il traite d'un projet artistique du réalisateur lui-même, sans pour autant être traité comme un simple making-off. Il s'agit bien ici, de montrer l'envers de ce projet, mais en s'intéressant avant tout aux femmes qui s'y sont impliquées en témoignant de leur lutte quotidienne.

Le réalisateur nous amène aux 4 coins du monde pour nous donner à entendre la lutte de ces femmes qui pour la plupart vivent dans **des quartiers pauvres ou violents** (favela du Brésil, bidonvilles du Kenya, du Cambodge...). La question du **lieu de vie et de leur condition est le fil rouge qui lie leurs témoignages**, participant ainsi d'un même discours qui révèle une intention d'auteur.

Le film est construit en 2 mouvements. Le premier permet de présenter les personnages, leurs situations et leurs luttes. Le second propose une ouverture portée par le projet artistique de JR.

1 – Ouverture du film – Quoi : la violence et les difficultés du quotidien, mais l'amour du lieu de vie

2 – Les enjeux : la lutte collective et individuelle :

- amour du lieu qui pousse à l'améliorer au Brésil,
- lutte contre l'expropriation, pour la sauvegarde de son quartier au Cambodge,
- lutte pour sortir de sa condition de femme (Inde),
- Kenya : révolte menée par les hommes, lutte individuelle des femmes (travailler, leur rôle au sein de leur famille).

3 – Résolution : l'exposition des visages pour une reconnaissance des femmes et des habitants des quartiers :

- contribution à la lutte : passer un message ;
- donner à voir et à entendre les habitant.e.s, en opposition à l'image donnée par les médias ou les politiques ;
- redonner espoir et fierté à ces femmes et habitants.

L'évolution des occurrences des portraits dans le montage participe à cette progression narrative. Présentés au départ uniquement sous forme de photographies intégrées au montage, ils apparaissent petit à petit dans l'espace filmé, acquérant une place de plus en plus importante (en nombre d'occurrence et en taille / place qu'ils occupent dans l'écran : d'un arrière plan au premier plan... / place qu'ils occupent dans l'espace public : d'une rue étroite à une vue du ciel...). Le projet de JR apparaît ainsi progressivement dans le récit.

La forme documentaire

L'envers d'un projet artistique

Le fil narratif se construit autour d'entretiens de femmes face caméra et se fonde sur **un dispositif qui fait système** : chaque entretien de femme est associé à un portrait d'elle-même, qui ne présente que son regard associé à son nom dans un premier temps et qui s'ouvre ensuite sur son visage entier. À ces témoignages sont associées des images de leurs lieux de vie (habitats, quartiers, rues). Ces portraits photos prennent une place de plus en plus importante dans le film, s'affichant petit à petit sous forme de collages dans l'espace filmé. Leurs regards sont le centre de l'attention. Ils nous regardent, nous interpellent. Ce dispositif associé à chaque entretien met en lumière la volonté de donner à entendre les paroles de ces femmes photographiées dans le cadre du projet artistique de JR. Au-delà de leurs valeurs esthétiques, il s'agit de révéler le message que porte chacun de ces portraits, de dévoiler le contexte de réalisation du projet de JR.

En noir et blanc, les femmes sont photographiées en gros plans, le plus souvent **les yeux grands ouverts, grimaçant, souriant, râlant et fixant l'objectif...** La posture est travaillée, et le photographe les amène à dépasser leurs expressions naturelles par le jeu. **Elles sont actrices de leur image** et s'affichent face à l'objectif. La longue série de témoignages, qui précède ce **geste photographique** dévoilé en fin de film, donne tout son sens au projet de JR. Cette séquence des séances photos témoigne du « déplacement » des personnes photographiées. Elles participent à la volonté de montrer un « autre visage » que celui véhiculé par les médias notamment. Visages qui sont ici joyeux ou en colère mais surtout incarnés. Incarnés par des personnalités qui s'engagent dans une lutte et dans le projet de JR, sujet central du film. **« L'idée était de faire du projet de JR un projet de cinéma, du cinéma parce que c'est le seul vecteur capable de rendre la force de ses images. JR ne photographie ni n'affiche au hasard. Chaque photographie recèle un vécu fort, une histoire. Mais une fois affichée, livrée brute au public, sans explication, la photographie ne dit pas l'histoire.**

Or, comme les réactions de passants et le passé de ces femmes participent à l'œuvre artistique, il faut écouter attentivement leurs combats et leur courage, les enregistrer et donc les filmer. » - *Extrait du dossier de presse*. Toute la progression narrative suit cet objectif : révéler l'envers de ces portraits, à la fois dans le geste artistique mais surtout dans le réel de leurs vies. La musique et le rythme du montage appuient ce mouvement qui mène à la fin libératrice portée par le projet de JR.

La question du regard – Regards photographiques mais aussi point de vue sensible de ces femmes

Le réalisateur a fait le choix de l'**absence de voix off** : pas de commentaire qui viendrait surligner ce que l'on doit ressentir ou penser, le spectateur est laissé libre de ses jugements, les images et témoignages suffisent à faire sens. Ces différents témoignages qui se font échos donnent accès au point de vue de ces femmes, à leurs intimités, leurs ressentis, leurs émotions. Il n'y a pas de contrepoint. Le documentaire s'inscrit ainsi dans **une démarche sensible et n'impose pas un point de vue objectif** qui dominerait le monde représenté, mais **donne à entendre leurs points de vues subjectifs**. Une grande partie des entretiens est laissée à l'image, et non en voix off. Au-delà des paroles, la gestuelle, les émotions et les hésitations ont leur place à l'écran et participent de cette démarche sensible. Le film donne la parole à ces femmes en se plaçant dans leurs regards et incite ainsi le spectateur à dépasser l'apparence d'un réel « naturellement » donné à voir, notamment dans les médias.

L'écriture du film est soignée. Au tournage tout d'abord :

- des cadrages travaillés, travail de la lumière avec des jeux d'ombres, etc. ;
- une mise en scène de l'espace : plans de chaise vide, plan de la terrasse avec diffusion d'un liquide, femmes posant devant leur portrait ou se mettant en scène dans l'espace public (Shanti qui danse dans la rue), etc...;
- une recherche esthétique : portraits N&B, parcours dans les rues de Rio, time lapses, etc.

Au montage également : construction d'une progression narrative, création d'un dispositif (les entretiens associés aux portraits), rythme du montage avec ses variations, ses respirations et sa progression, l'utilisation de musiques, la variation des types d'images (photographie, images d'archives, entretiens, timelapses, etc.).

Les enjeux thématiques

Beaucoup de réflexions nous sont ainsi communiquées :

- **la représentation des quartiers** pauvres / l'importance du lieu de vie :

- **le mépris et l'image négative** véhiculé par les médias, les habitant.e.s des autres quartiers ou les pouvoirs publics et politiques : les habitants délogés et méprisés, « les municipalités discutent entre elles, sans nous consulter », « les gens de Nairobi te craignent et ont une mauvaise opinion de toi si tu leur dis que tu vis à Kibera », discours du président Kenyan sur Kibera « des chevaux et des porcs », « même les médias. (...) Ils débarquent pour de mauvaises raisons », « pourquoi ne parler que de la violence ? (...) Le portrait qu'on dresse des favelas est souvent négatif », « il faut nous regarder (...) de manière positive », etc ;
- un **statut « d'habitants de quartiers » qui ferme des portes** : « si tu leur dis que tu vis à Kibera, ils te considèrent comme une bonne à rien », « On nous voit comme des femmes de bidonvilles, incapables d'apporter leur contribution à la société. », etc ;
- la question de **la différence** :
 - une volonté de dépasser les différences et de **déplacer les regards** : « nous sommes des femmes comme les autres », « nous sommes semblables », « votre projet va permettre à ceux qui ne vivent pas à Kibera, de réaliser que des gens vivent ici. Des gens bien », etc. ;
 - le **besoin de reconnaissance** pour garder l'espoir, sortir des difficultés, trouver du travail et retrouver l'estime de soi : « je peux travailler dans un bureau », « j'ai le même potentiel », « mais tu sais, si les gens me voient là, ils me demanderont qui je suis, d'où je viens, et je serai fière », « Je suis passée de simple habitante de la Favela à superstar ».

- **la condition des femmes** :

- JR : « **la condition des femmes illustre souvent bien celle d'un pays** ». Les femmes sont souvent les premières victimes des violences, des guerres et des difficultés sociales et culturelles. Dans le film on découvre toutes les difficultés de cette condition : veuves, maltraitées (répudiées, mariées de force jeunes à des hommes plus âgées, etc.), assassinées, pauvres, seules responsables des enfants quand les hommes sont absents, fuient leurs responsabilités ou les maltraitent, en première ligne de mire dans les manifestations. Georgia Clara Marinho, 6 ans, qui ne se projette pas dans un rôle de mère, face aux difficultés qu'elle sait devoir affronter.
- Ces différents témoignages permettent d'interroger **la place de la femme dans la société et la question de l'égalité homme-femme** : les rôles qui sont attribués aux femmes (l'éducation des enfants, lien au mari, etc), réaction d'un homme au Kenya qui demande à ce que JR revienne pour un projet pour les hommes, la présence dominante des hommes dans les images de rues au Kenya et en Inde, l'absence

au contraire des hommes dans la rue des favelas, Shanti qui affirme en riant que les femmes sont plus fortes que les hommes, etc.

- l'importance de la lutte :

- Ces femmes **se battent au quotidien pour améliorer leur condition** : « J'adore cet endroit. Cet amour me pousse à faire des choses pour l'améliorer », « Je suis pauvre. Je n'ai pas d'argent. Mais je suis déterminée. », « Nous avons décidé que ce seraient les femmes qui lutteraient », « j'ai décidé de réagir et de sortir de mes quatre murs. Les choses vont changer », « Quand on travaille on se rend compte que la vie est vraiment simple, avec ou sans mari », « Je parle pour que ça n'arrive pas à d'autres femmes », etc.

Elles luttent contre différentes formes de pouvoir :

- **le pouvoir public** qui est une force oppressive : il exproprie, détruit les logements, met les manifestants des bidonvilles, livre les jeunes des favelas à des gangs adverses. Ce pouvoir est montré par l'intermédiaire des images d'archives et le témoignage des femmes. Le film prend le parti de réparer ce qui a été détruit (ex. flux inversé des images qui relève le mur détruit au Cambodge). JR prend possession de cet espace public en travaillant directement avec les habitants sans rechercher l'aval des pouvoirs.
- **le pouvoir masculin** : les hommes sont quasiment absents du film et pourtant très présents dans les paroles des femmes, notamment en Inde et au Kenya. Et ce sont dans ces deux pays qu'ils apparaissent le plus à l'image. Dans le premier, ils occupent l'espace public (très peu de femmes sont présentes dans la rue). JR filme leur regards curieux et interrogatifs sur les collages de portraits de femmes, regards qu'il cherche justement à provoquer. Au Kenya, les hommes questionnent JR sur son projet. Leur aval est nécessaire pour sa réussite.
- **le pouvoir de l'argent** : la question des bidonvilles est d'abord une question sociale, une question de richesse, les femmes qui témoignent sont pour la plupart pauvres ou issues de familles pauvres ;
- **le pouvoir des traditions et des croyances** : au delà de leur classe sociale, la condition de femmes est déterminée par leur caste, leur religion et les traditions (responsabilités familiales, éducatives, soumission au mari, aux castes supérieures, etc.).
- **Les enjeux de la lutte** :
 - **la dignité humaine** : retrouver l'estime de soi et l'accès aux besoins essentiels (sécurité, logement, nourriture, travail),
 - **l'égalité** : égalité homme-femme, égalité sociale (pauvreté, éducation, castes) ;
 - **l'éducation** (scène où des enfants jouent avec de faux fusils mise en confrontation avec des enfants munis d'appareils photos), l'ouverture sociale et culturelle, l'éducation comme levier pour sortir de sa condition, école comme « ascenseur social » (scolarisation évoquée par certaine).
> En somme, la lutte vise à l'émancipation, au changement des regards et de leur condition.
- **Les moyens de la lutte** :
 - **le courage** : le film montre le courage de ces femmes qui assument leur condition et se battent au quotidien pour survivre, pour améliorer leur quotidien, leur lieu de vie et leur condition : Shanti qui témoigne de son parcours de « casseuse de pierre » à « universitaire », ces femmes indiennes qui luttent pour améliorer leurs conditions, Rosiette Marinho qui tente d'améliorer son lieu de vie, etc. Elles restent positives : « les choses vont changer ».
 - **la parole** : témoigner pour se faire entendre, changer d'image et que « ça n'arrive pas à d'autres » ;
 - **l'art** : rendre visible, redorer leur image – la force des images :
 - des collages immenses de portraits : la monumentalisation permet d'intégrer l'image au lieu, de la donner à voir de loin et de valoriser symboliquement le sujet photographié, de provoquer des réactions de l'extérieur, d'humaniser ces bidonvilles décriés et femmes maltraitées, de leur rendre une dignité ;
 - le documentaire : donner la parole à ces femmes, faire entendre leurs points de vue, transmettre leurs messages.

Le projet Women are heroes

Les femmes jouent un rôle essentiel dans la société, mais, en voyageant dans des zones de conflit, JR constate qu'elles sont souvent les premières victimes des guerres, des crimes, des viols et du fanatisme politique ou religieux. Avec le projet Women Are Heroes, JR veut souligner le rôle central tenu par les femmes dans la société et mettre leur dignité en lumière en les photographiant dans leur vie quotidienne et en placardant les photos dans des lieux où elles prennent tout leur sens : leur village, les villes voisines ou à l'autre bout du monde. JR demande aux femmes si elles veulent faire une grimace. Certaines préfèrent poser simplement face à l'objectif, pour que l'on puisse voir dans leurs yeux tout ce qu'elles ont enduré. D'autres acceptent et leur visage passe en quelques secondes des larmes à un rire incontrôlé.

Extrait de <https://www.jr-art.net/fr/project-list/woman-are-heroes>

Pour rendre hommage à celles qui occupent un rôle essentiel dans les sociétés, mais qui sont les principales victimes des guerres, des crimes, des viols ou des fanatismes politiques et religieux, JR a habillé l'extérieur de la favela avec ses immenses photos de visages et de regards de femmes, réunissant subitement la colline et le village dans un regard féminin. « C'est un projet fait de bric et de broc, comme la favela elle-même. On s'est adapté à l'environnement dans cet univers où les toits des maisons sont en plastique et les revolvers des enfants en acier. On s'est débrouillé malgré les rues en pentes, les maisons chancelantes, les câbles électriques imprévisibles et les échanges de tirs qui traversent parfois plusieurs maisons », dit JR.

Extrait de <https://www.jr-art.net/fr/projects/rio-de-janeiro>

Note du réalisateur - Extrait du dossier de presse

WOMEN ARE HEROES m'a permis de tenir la promesse que j'ai faite aux femmes qui ont participé à mon projet consistant à « raconter leur histoire partout dans le monde. » C'est ce qu'elles m'ont demandé dans le bidonville de Kibera et dans la favela de Morro da Providencia. Avec ce film, j'ai souhaité rendre hommage aux femmes dont la dignité est manifeste à travers leurs portraits affichés sur les murs de leurs villages et du monde entier. Quand je les ai rencontrées, elles m'ont fait part de leurs difficultés à vivre dans un monde dominé par les hommes. Devant la caméra, elles ont raconté leurs cauchemars, mais elles nous ont aussi fait partager leurs bonheurs et leur dynamisme...

WOMEN ARE HEROES a été tourné dans des lieux qui n'intéressent les médias que lorsqu'il s'y « passe quelque chose. » Quand j'y suis allé, ce n'était pas dans le but d'amplifier le message des médias, ni de le contredire, mais de dévoiler une réalité qui se dissimule derrière la quête du sensationnel. Et c'est dans le contexte d'une normalité trop souvent ignorée, que ces femmes ont pris l'initiative d'inviter les médias à leur montrer ce qu'elles ont construit – et non plus ce qu'elles ont subi.

Critiques

Le travail de JR lui ressemble à 100% : optimiste, jovial. Et d'une prodigieuse énergie, contagieuse : chaque moment passé avec ce jeune homme extrêmement sympathique vous donne des ailes. Le temps que vous consacrerez (une heure et demie) à son film, *Women Are Heroes*, en salles ce mercredi, procure le même effet.

Pêche. JR voit tout en grand, monumental, et pourtant éphémère, ponctuel. Ses gigantesques photos dont il tapisse les murs, les toits, les trains de tant de villes de la planète sont esthétiquement superbes, mais surtout intelligemment subversives. Et le film qu'il a réalisé à partir de toutes ses expériences « picturales » est un modèle de documentaire artistique et politique tout à fait singulier dans le paysage de cet exercice cinématographique.

Rater *Women Are Heroes* serait une grave erreur. D'abord parce que ce film donne la pêche, ce qui n'est pas très fréquent par les temps qui courent. Ensuite parce qu'il est surprenant, sur le fond et la forme, et que les surprises sont toujours très vivifiantes. Enfin parce que le « message » de ce documentaire est nouveau, notamment dans son écriture, à contre-courant de ce qui se fait, se dit habituellement. Il y est question de femmes en situation de détresse, au moins de très grande pauvreté, qu'on ne nous montre jamais en victimes fatalement abattues ou désarmées, mais tout au contraire combattives, dynamiques, incroyablement vivantes. Au sens littéral : elles aiment la vie, leur vie, que d'autres cinéastes auraient décrite comme calamiteuse, forçant le spectateur à la compassion.

Le film commence par une scène qu'on ne comprend pas immédiatement : la caméra filme, en plan très proche, le visage et les seins nus d'une femme noire, les yeux mi-clos, qui ne peut réprimer de longues plaintes. Pas vraiment joyeux, pensez-vous. A tort, car soudain les cris d'un nouveau-né emportent les gémissements de la femme, sa mère. La caméra de JR vient de filmer, avec une infinie délicatesse, un accouchement, quelque part en Afrique. Pauvre, forcément pauvre... Sans transition, une favela de Rio de Janeiro, la favela Mono da Providencia, de sinistre réputation : la violence est ici la règle. Les femmes qui racontent leur vie, parfois leur survie, sont pourtant impressionnantes de vaillance : elles n'entendent pas quitter leur maison de fortune, elles ont tissé des réseaux solidaires, elles veulent éduquer leurs enfants.

Dignité. Sur une musique pulsante de Massive Attack, la caméra court sur les sentiers de la favela, on aperçoit çà et là les immenses photos de JR collées sur les murs lépreux. Des photos de ces femmes-là, leur regard rieur, leurs grimaces en clin d'œil facétieux. Au Cambodge ensuite, dans un bidonville voué à la démolition, d'autres femmes énergiques disent qu'elles ne partiront pas. En Inde, Shanti, une superbe dame aux cheveux blancs retenus en chignon, assise en tailleur dans une ample robe orange, décrit, hilare, comment elle a terrorisé les hommes de son quartier qui s'apprêtaient à la violer parce qu'elle était d'une caste inférieure. Son rire, communicatif, dit plus que tout la dignité de cette femme, toujours restée maîtresse des situations franchement cruelles qu'elle a traversées. L'on reste médusé devant tant de courage qui ne dit son nom, comme s'il n'était pas d'autre choix. Et l'on se souvient d'un livre formidable, *Dans la ville des veuves intrépides* (Belfond, 2008), où l'auteur, le Colombien James Cañón, avait le même parti pris que celui de JR : dans un village soudain vidé de ses hommes, enrôlés de force par les guérilleros, les femmes jusqu'alors passives prennent les choses en main, transforment les rôles et les relations humaines.

Les esprits chagrins diront que c'est un peu simpliste de s'obstiner ainsi à montrer la lumière plutôt que l'obscurité là où vivre relève souvent du défi. Tant pis pour eux, et tant mieux pour ceux qui préfèrent voir le verre à moitié plein.

Libération - Béatrice Vallaeys – 10 janvier 2011

Le photographe JR ne se contente plus de photographier des femmes battues. Il leur donne aussi la parole. Avec son titre qui ressemble au télescopage monstrueux de deux tubes signés David Bowie et Cookie Dingler, *Women Are Heroes* rappelle la leçon élémentaire de la plupart des films de superhéros : l'héroïsme commence à la maison. Les superhéroïnes en question sont donc des femmes extraordinairement ordinaires, contraintes à l'action par l'hostilité et l'injustice de leur environnement. Ces femmes battues, le street artist et photographe français JR les expose, inlassablement, sur les murs des villes.

Grimaces, sourires, rires, langues tirées, moues provocatrices : c'est ainsi, par le rire malgré tout, que ces femmes s'évadent devant son objectif de leur condition, de leur conditionnement. Moment de répit, pause respiratoire dans ce qui, autour, n'est souvent que carnage, humiliation, négation même.

Les hommes ne naissent pas égaux. Les femmes encore moins. Alors qu'elles sont réduites à rien dans leur vie, JR les démultiplie jusqu'au gigantisme dans ses tirages dignes du land art, affichées à flanc de collines, sur les bâtiments, sur les routes, sur les camions, sur les trains.

Ces femmes résistent, humblement, concrètement : JR leur offre une caisse de résonance insensée, transformant les *slums*, les favelas, les bidonvilles en galeries éphémères.

Les témoignages, d'une force, d'une drôlerie et d'une dignité que l'on connaît chez JR depuis son travail en Palestine et Israël, viennent du Brésil, d'Inde, du Kenya ou du Cambodge. Ces femmes racontent toutes la même histoire, avec pudeur mais déjà au-delà de la crainte de l'homme : *"On n'obtiendra pas nos droits en mendiant mais en luttant."*

Ces femmes, qui sont aussi souvent des mères dans des pays où coûte peu cher la vie d'un enfant, ne sont plus seulement des photos, des regards puissants, perçants. Elles s'animent, rient et pleurent, jamais ne se plaignent : les états d'âme font partie de ces luxes qu'elles ne peuvent s'offrir.

Il y a une histoire, tragique, avant la photo, mais une belle à écrire ensuite, vers l'émancipation, vers le savoir, vers le pouvoir. Ces femmes sont sur les murs, elles font des dizaines de mètres de haut.

Et pourtant, encore et toujours, les hommes refusent de raser les murs : il suffit de voir leurs regards interloqués, voire outrés, devant ces images dominantes pour mesurer l'ampleur de la tâche de ces superhéroïnes.

Les inrockuptibles – 11 janvier 2011 – JD Beauvallet

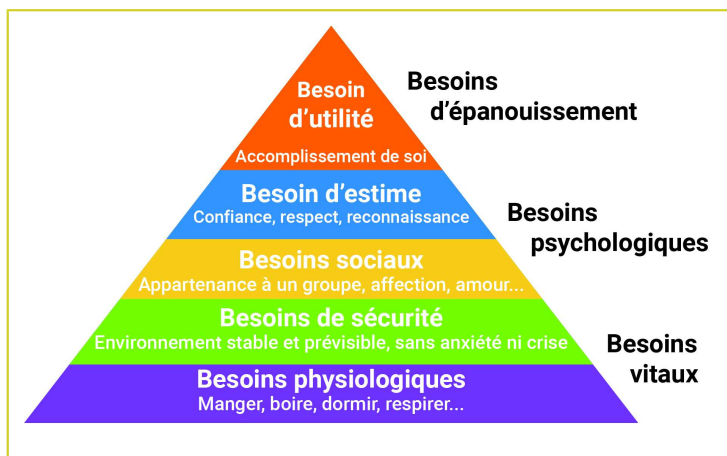
La lutte pour l'égalité hommes-femmes

Frise historique multimédia proposée par ONU FEMMES - De 1840 à aujourd'hui, l'histoire du militantisme féminin



Lien : <https://interactive.unwomen.org/multimedia/timeline/womenunite/fr/index.html#/>

Pyramide de Maslow



Les femmes expriment des difficultés qui relèvent des besoins fondamentaux (nourrir leurs enfants, avoir un toit, la sécurité) mais également leurs besoins de reconnaissance, d'éducation et d'implication dans la société (trouver un travail, sortir de leur statut, être reconnu comme les autres femmes...).

Les différents besoins exprimés peuvent être rapprochés de la pyramide de Maslow, qui hiérarchise nos différents besoins. Peut-on atteindre un niveau supérieur si les besoins inférieurs ne sont pas comblés ?

Les bidonvilles et la gentrification

"Si vous voulez savoir ce qu'est vraiment un bidonville

En France, cette forme de logement est largement décriée, associée uniquement à l'indigence et à la pauvreté. Pourtant, s'y développent une inventivité et des ressources qui seraient bénéfiques à celles et ceux qui y habitent.

Que sait-on au juste des bidonvilles? En Europe, ce que l'on sait surtout c'est que l'on n'a pas envie de savoir. L'imaginaire qui leur est associé déclenche la solidarité ou la fureur de ceux qui vivent à proximité, et l'oubli des

urbains qui n'y sont pas confrontés. Les bidonvilles constituent une sorte d'angle mort de nos connaissances, se contentant de nourrir une angoisse diffuse sur les migrations dues aux chaos du monde, sur l'errance et la précarité absolue, sur les destins improbables qu'ils sous-entendent.

Julien Damon, sociologue de la pauvreté et des politiques sociales et fin connaisseur des marginalités, [y compris celles des punks à chien](#), se penche sur le phénomène des bidonvilles dans son dernier livre, [Un monde de bidonvilles, Migrations et urbanisme informel](#) paru dans la collection La République des Idées. Chemin faisant, il nous tire de la torpeur, et à l'aide de données et de plongées vertigineuses dans les travaux de sociologues et d'urbanistes, il brosse un tableau inattendu de ces marges urbaines. Le bidonville pourrait-il être le laboratoire des villes du futur? (...) »

[Lire la suite de l'article](#) sur <http://www.slate.fr/story/153840/eloge-du-bidonville>
Slate.fr – Article de Monique Dagnaud et Telos, 14 novembre 2017

Des artistes issus de bidonvilles

Installé à Nairobi, l'artiste **Bankslave** est une importante figure du streetart en Afrique. Il peint sur les murs du bidonville où il est né...

<https://www.bankslave.art/>

Né dans une famille catholique à Rocinha, l'une des plus grandes favelas de Rio de Janeiro, **Maxwell Alexandre** envisage la peinture comme une « pratique prophétique ». À travers ses immenses compositions politiques, l'héritage de la peinture classique européenne rencontre celui du muralisme ou de la peinture de rue : autant de références qu'il remixe aux rythmes saccadés du Hip Hop et qui résonnent avec l'actualité d'un Brésil sous tension.

Extrait de : <https://www.palaisdetokyo.com/fr/evenement/maxwell-alexandre-0>

Autre lien : <https://www.samartprojects.org/maxwell-alexandre>

Rédaction d'une critique :

(fiche de méthode : http://www.cinemaparlant.com/fichesactivites/ft_redigercritique.pdf)

- un **très** court résumé du film
- un jugement, argumenté : parler d'images et de sons précis pour justifier son avis
- construire le texte : aller du moins important au plus important
- expliquer ce qu'on peut retenir du film : qu'avons-nous appris ? que peut-on en penser ? pourquoi ?

Réalisation d'une œuvre street art

créée par les élèves (collages, dessin etc...) dans l'espace du collège ou ses abords.

Travail de recherche en amont sur le street art et l'art urbain, et pour aller plus loin sur les peintures murales à travers le monde et l'histoire (murales en Amérique latine (extrait de *Mur Murs* d'Agnès Varda), peinture rupestre, etc.).

Ressource : *La rue est sa toile : Ernest Pignon Ernest | Tracks arte*

<https://www.arte.tv/fr/videos/103300-000-A/la-rue-est-sa-toile-ernest-pignon-ernest-tracks-arte/>

Portrait photographique :

Portrait photographique des élèves entre eux, ou de personnes de leur entourage, ou de personnalités engagées...

En gros plan, à la manière des photos de JR, en noir et blanc, travail de l'expression, jeu face à l'objectif..

Se raconter :

- Création d'une **petite forme documentaire à partir de témoignages des élèves** ou de l'écriture d'un texte, d'une chanson, d'un dessin : ce qui les révolte, leur petite lutte quotidienne..
- Raconter une lutte personnelle à travers un autoportrait écrit ou photographique
(Fiche activité autoportrait : http://www.cinemaparlant.com/fichesactivites/ft_etmoietmoietmoi.pdf)

Rencontres (filmées ?) :

- **Rencontre et entretien avec un artiste de rue** : ses intentions d'artiste, ses engagements, son parcours, ses influences artistiques..
- **Rencontre et entretien avec des femmes en lutte** : association, personnalité féminine publique ou proche des élèves... Quel parcours ? Quel engagement ? Ce qui motive l'engagement ? Les enjeux ?

Choisir un lieu

Enregistrement : son ? image ? ou photos et texte ?

Retenir ce qui paraît le plus intéressant – faire un portrait : sous forme d'article ? d'une « pastille documentaire » de une ou deux minutes ? d'une exposition photo ?

Filmer un lieu :

À travers quelques plans séquences, ou une série de photos, mettre en scène un lieu. S'inspirer de scènes du film : timelapse, jeu d'ombre et de lumière, diffusion d'un liquide qui se diffuse au sol, personnes posant face caméra en plan fixe devant des collages, etc...

Choix des cadres, travail de la lumière, mise en scène de l'espace, travail de la place dans le cadre des éventuelles personnes filmées ou des objets, travail de la lumière, etc...